

PER
V-213
EX-2

15

VIE EN ROSE

NUMÉRO 2, juin, juillet, août / 80



la guerre, no sir

• de la poêle à frire à la ligne de feu

- la vie en rose, revue cochonne?**



1327 Ste-Catherine, Ouest
Montréal, H3G 1P7
tél. : 844-1721

Promenade Place Ville-Marie
Montréal, H3B 3Y1
Tél. : 866-1323

1430 Ste-Catherine, Ouest
Montréal, H3G IR4
tél. : 866-9107 - 866-8276

Rez-de-chaussée
1 Plaza Alexis Nihon
Westmount, H32 1X5
tél. : 933-1806

Centre d'achat Laurier
Ste-Foy, Québec, G1V 2L8
tél. : 653-8683

Le Carrefour Laval
3035 Boul. Le Carrefour
Laval, H7T 1C7
tél. : 681-7700



Librairie Classic

La Promenade
1 Carré Westmount
Westmount, H32 2P9
tél. : 931-4656

Les Galeries D'Anjou
Ville d'Anjou, Québec
tél. : 353-6950

Annexe Soldes
1432 Ste-Catherine, Ouest
Montréal, H8G 1R3
tél. : 861-5022

Et très bientôt: ouverture de Fleur de Lys, Québec

Sommaire

La vie en rose est éditée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif et est insérée au coeur de la revue Le Temps Fou.

ÉQUIPE DE PRODUCTION

Sylvie Dupont
Françoise Guénette
Ariane Emond
Lise Moisan
Francine Pelletier
Claudine Vivier

COLLABORATIONS :

Textes

Nicole Lacelle
Ginette Loranger
Camille Raymond

Photographies

Anne de Guise

Illustrations

Andrée Brochu
Ginette Loranger
Nicole Morisset
Tanguay

Conception graphique

Arabelle
Diane Petit

Correction d'épreuves :

Suzanne Bergeron
Sylvie Dupont

Photomécanique

Les Ateliers du Temps Fou

Composition

Composition Solidaire

Coordination

Francine Pelletier

Finances

Louise Desmarais
Suzanne Ducas
Lise Moisan

Publicité :

Claude Krynski
Louise Legault

Permanence :

Ariane Emond

On peut nous rejoindre pendant les heures normales de bureau au 4329 Henri-Julien, Montréal H2W 2K7 ou en téléphonant au (514) 842-7420.

Dépôt légal Bibliothèque Nationale du Québec : ISSN 0705-694X
Courrier de deuxième classe : 4292
Juin-Juillet-Août 1980

4 **Éditorial : La guerre, no sir**

5 **Dernière heure référendum**

6 **De la poêle à frire jusqu'à la ligne de feu/Claudine Vivier**

À partir d'une entrevue avec l'équipe de recherche, un aperçu d'un livre passionnant à paraître bientôt aux Editions du Remue-Ménage, explorant le rôle des Québécoises durant les années de guerre 39-45. Un flashback spectaculaire sur la récupération du travail des femmes.

10 **Les doutes de la lieutenant-colonel Flynn/Françoise Guénette**

Directement du futur, l'armée est devenue une « affaire de femmes ».

12 **La vie en rose : revue cochonne?!**

13 **Test en Rose/Françoise Guénette, Camille Raymond**

Découvrez votre quotient érotique.

14 **Centerfold érotique/Nicole Morisset**

Une première qui aura sûrement ses suites.

16 **De Bataille à Morisset/Françoise Guénette**

Une entrevue avec l'auteur très controversée du Centerfold érotique, Nicole Morisset, disciple avouée de Georges Bataille.

16 **Blues sur un air de rupture/Ginette Loranger**

Un dessin et un récit parfaitement cochons.

17 **Souvenir de vacances I/Francine Pelletier**

L'été, l'évasion, la campagne... et peut-être se faire violer. Une réflexion sur la « guerre » des sexes. À ne pas lire seule la nuit.

19 **Souvenir de vacances II/Nicole Lacelle**

L'été, l'évasion, la campagne... une voix en contrepoint au texte précédent.

19 **Nous, les femmes, nous n'irons pas à la guerre/Francine Pelletier.**

22 **Les armes féminines contre Bell Canada/Sylvie Dupont**

La petite histoire d'une grève pas tout à fait comme les autres.

24 **Journal intime et politique/Ariane Emond**

À l'instar de la revue féministe française, « Histoire d'Elles », à chaque parution l'une d'entre nous livre quelques pages de son journal.

Éditorial

la guerre, no sir

Avec l'hiver, la guerre froide est revenue...

Le ronron de la détente, des accords SALT, de la coexistence pacifique s'est étouffé sur un os : l'URSS usurpe le rôle de gendarme du monde que les USA jouaient depuis si longtemps, et les Iraniens deviennent trop baveux.

À l'ordre du jour, la Troisième... celle que ça nous prenait, selon ceux et celles qui voulaient nous dresser, pour nous mettre dans le rang ; celle dont nous menaçaient prophètes et gourous amateurs d'apocalypse ; celle que nous promettaient depuis longtemps, optimistes, nos idéologues mao-staliniens.

Février est déjà loin. La flambée des gros titres alarmistes, le climat d'avant-guerre, énervant, soudainement recréé par la magie des média, nous les avons déjà presque oubliés. Les retombées existent pourtant. En témoignent les propos revanchards contre l'Iran ou les Russes, surpris dans le métro, les restaurants, les taxis... En témoignent aussi les débats sur la conscription des femmes, sur les positions multiples des féministes nord-américaines vis-à-vis l'armée, la guerre.

La guerre, ça passe à la T. V., c'est toujours loin, ça n'est pas la nôtre : qui se préoccupe du Tchad, du Cambodge, du Salvador? De la guerre mondiale ici, au Québec, on n'a connu que les hommes qui partent, qui reviennent maganés ou ne reviennent pas, le rationnement très relatif, le débat sur la conscription, les victoires dans les vieux pays, au loin... De l'armée, aujourd'hui, on ne connaît que les gentils cadets qui font leur jogging discipliné au parc Jeanne-Mance, et le souvenir tendu d'Octobre '70.

Jusqu'à quel point les Québécoises et les Québécois seront-ils mobilisables pour défendre « LEUR » MODE DE VIE, « LEUR » PÉTROLE, puisque ce sont là les enjeux qu'on leur présente dans le conflit à venir? La bonne vieille tradition de non-engagement et d'anti-conscription

va-t-elle encore jouer? C'est qu'il ne faut pas la confondre avec une tradition anti-guerre ou anti-militariste. S'il est vrai que l'identité québécoise s'est énormément consolidée depuis la dernière guerre, elle s'est aussi élargie. Plus que jamais nous nous identifions économiquement et culturellement comme Nord-Américain/e/s.

Dans le livre de Geneviève Auger et de Raymonde Lamothe (voir l'article en page 6), sur le vécu des Québécoises pendant la dernière guerre, les femmes elles-mêmes racontent combien l'atmosphère de fébrilité et d'urgence qui régnait en 1942 était contagieuse. Il était difficile d'échapper à l'attrait de l'effort collectif de guerre. La «> bonne cause •• et bien d'autres appâts finissaient par mobiliser même un Québec récalcitrant.

Pendant la dernière guerre, de 40 à 45, on a accordé aux femmes une « permission » très provisoire pour obtenir leur participation massive : accès au travail salarié, garderies, reconnaissance soudaine de leur importance économique. Ce marchandage de la soi-disant égalité, Carter vient de le ressortir en proposant la conscription des femmes. Nous ne voulons ni conscription ni « permission ».

Depuis plus de dix ans, nous avons appris ce que signifie se battre pour nos propres intérêts. Dans nos cuisines, dans nos lits, au travail, tant seules qu'avec d'autres femmes, nous avons goûté à la satisfaction qui en découle. Nous n'allons pas maintenant succomber au chantage des « grandes causes », des intérêts « supérieurs » de la raison d'État. Et si nous luttons avec tant d'acharnement pour surmonter nos propres peurs, ce n'est pas pour se laisser embarquer dans la plus grande entreprise de peur qui soit.

L.M./C.V.
pour l'équipe de production

Dernière Heure Référendum

20 mai, 1980

Quelques femmes
devant la télévision

Tout le tétage de la gauche me fait chier!
Il restait presque plus rien à la question et
pourtant la question a été rejetée. C'est pour
dire combien la question de Reich reste la meilleure : "En période de famine, il ne faut pas se
demander pourquoi un enfant vole du pain mais
pourquoi tous les enfants ne sont pas en train
de voler." N.L.

J'étais excitée à cause du moment collectif, de
la passion, du suspense, de la lutte du petit
contre le gros. Je retourne à mes affaires mais
je suis désolée. P.P.

Ca m'écoeure à cause de ce que ça signifie comme
rapport de force politique à venir... c'est comme
se faire rappeler qui détient l'autorité.

L.C.

Ce qui me désespère, c'est l'ignorance et la
con fusion sous-jacente au déroulement du Référendum. On ne connaît même pas notre propre histoire. R.L.

Les nombreuses tergiversations de la gauche et
nos réticences pudiques de féministes ont contribué,
quelque part, à ce qu'une majorité francophone
choisisse de se rassoier dans sa pisse chaude. Ça
laisse un mauvais goût dans la bouche.

F.P.

dans la nuit...

Nous sommes tristes. Une tristesse qui déborde
largement toutes nos analyses. Nous sommes infiniment
plus tristes que nous l'imaginions même aux Jours
des pires sondages. Passe même la tentation de
laisser à l'imprimeur le soin de recouvrir entièrement
cet espace d'encre noir.

Le NN gagne, on a perdu. A prendre le OUI pour
acquis, on a vendu la peau de Ryan avant de l'avoir...
Jusqu'à l'affaire des Yvette, notre marginalité
bien-pensante nous a fait faire la sourde oreille
aux discours de droite. Nous avons cru que leur
grossièreté aurait le même effet sur les autres
que sur nous.

Durham aurait dû dire "Un peuple qui ne se souvient
jamais de son histoire..." Du down de l'après-
Octobre jusqu'à il y a quelques semaines, accaparées
par tant d'autres luttes et agacées par un certain
nationalisme borné, nous avons abandonné à un
gouvernement la "question nationale", oubliant
que nous avons, là aussi, énormément d'intérêts
à défendre.

Après la Réponse, une question s'impose. Comment
avons-nous pu mal comprendre ce qui était en jeu
et ce qui se passait au point de nous payer
juste sur les derniers milles le luxe d'un OUI si
critique que presque muet? Cette désinvolture
bien "de gauche" a tellement souvent ouvert la
porte à la droite qu'il est maintenant impossible
de s'en laver les mains sans inconscience.

L'équipe de production

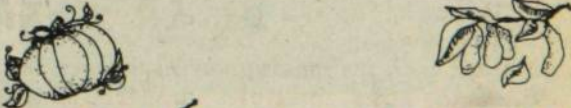
la belle verrière
lamps tiffany

suzanne bergeron, artisanne
(819) 842-2822

c.p. 342
north hatley j0b 2c0

Au Bois Dormant

et meubles en pin solange st-amour
tél. 527-0585


CAFÉ CAMPUS

aussi...

un restaurant



autogéré par les
travailleurs et
travailleuses

De la poêle à frire jusqu'à la ligne de feu

L'image des femmes véhiculée dans les annonces publicitaires, on connaît. Qu'on décide de faire marche arrière pour voir si cette imagerie a changé depuis cinquante ans et on risque d'être un peu déçues par la constance et l'uniformité des messages. Seule variante : la période 1939-1945. Changement de cap et mobilisation générale. On adresse alors aux femmes une toute autre image d'elles-mêmes, on a besoin d'elles pour l'effort national et elles entrent dans l'Histoire... pour en ressortir dès 1945.

C'est cet itinéraire qu'ont suivi Raymonde Lamothe et Geneviève Auger dans une recherche qu'elles vont bientôt publier aux Éditions du Remue-Ménage sous le titre crépitant « *De la poêle à frire jusqu'à la ligne de feu* ». Ce titre elles ne l'ont pas inventé. Elles l'ont piqué dans une annonce du ministère des Services nationaux de guerre de 1943 qui exhortait les ménagères à récupérer la graisse pour la fabrication de nitro-glycérine. Comme quoi le travail ménager peut devenir explosif..

SERMENT DE GUERRE DE LA MENAGERE

1—Je prendrai soin de
ce que j'ai

2—Je n'achèterai que
ce qu'il faut

3—ie dépenserai avec
discernement



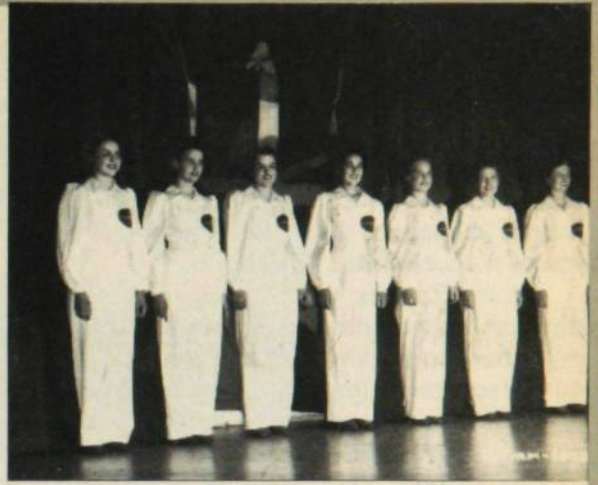
La Presse, 27 septembre 1943.

Le livre est construit à partir du titre : il parle des ménagères, des bénévoles, des ouvrières, et à la ligne de feu, des femmes du service actif. Il aborde surtout la vie quotidienne des femmes, la façon dont elles ont été mobilisées dans l'effort de guerre, comment elles ont vécu cette période. Leur rôle et leurs expériences sont bien sûr restés invisibles dans les ouvrages historiques respectables qui traitent de la guerre. La recherche s'est donc basée sur toutes les publications de l'époque, journaux et périodiques et sur des témoignages très diversifiés, recueillis grâce à des appels dans les journaux, à la TV et à la radio : des femmes qui étaient ménagères, infirmières, aviatrices, ouvrières d'usine, syndicalistes et même certaines femmes occupant des postes-clés dans l'organisation de l'effort de guerre, ont répondu à l'appel.

Les belles mécaniciennes

L'essor économique apporté par la guerre nmet fin à la crise. Le gouvernement charge le Service national sélectif de planifier la main-d'oeuvre. Au début, les hommes sont en nombre suffisant pour répondre aux besoins des usines, mais dès 1942, on doit faire appel aux femmes.

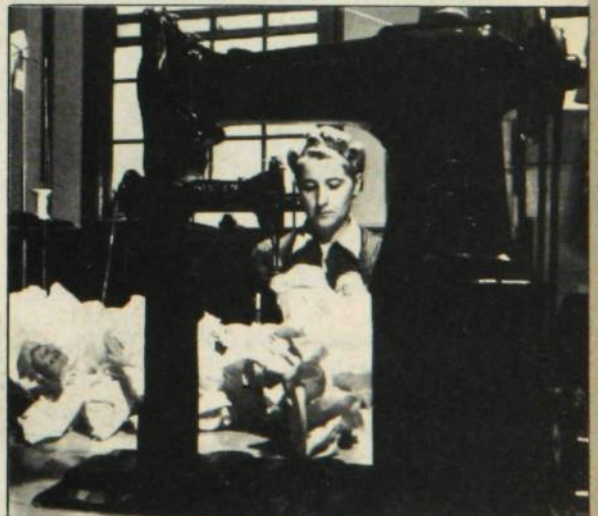
Malgré les réticences et la contre-propagande du clergé et de l'élite nationaliste québécoise, terriblement inquiets de voir les femmes sortir des maisons, un grand nombre de femmes envahiront le marché du travail salarié. Il faut dire qu'on y met le paquet : la publicité sur les joies du travail pour les femmes bat son plein. Apparaît sur les annonces la belle mécanicienne aux mains blanches. On joue sur le renversement des rôles, sur le côté « libérateur » et socialement utile de jobs dont jusque là, les femmes étaient exclues. De fait, il y aura des femmes livreuses de pain, factrices (en Ontario), conductrices d'autobus, peintres au fusil, mécaniciennes, travailleuses dans les mines etc.. Mais elles ne seront pas toutes, loin de là, bénéficiaires de jobs aussi « valorisants ». La plupart se retrouveront dans des positions non-spécialisées, style remplisseuses d'obus dans les usines de munitions, usines où bien évidemment les postes de direction demeurent aux mains des hommes. Les femmes étant habituées aux tâches monotones et répétitives, c'est bien



Le concours de Miss Travailleuse de Guerre 1943.



On disait que les femmes étaient toutes désignées pour remplir les obus dans les usines de guerre, étant donné leur grande patience et leur aptitude aux tâches monotones.



À l'usine comme à la maison, les femmes pédalaient à leur machine à coudre.

Archives Publiques Canada n° 112817

Archives Publiques Canada n° 112912

Archives Publiques Canada n° 112815

connu, la propagande en fait un atout supplémentaire : vous serez excellentes pour remplir les obus. La docilité, le manque d'initiative deviennent des facteurs positifs pour attirer les femmes sur le marché du travail. On ira même jusqu'à prétendre que le travail en usine est moins dangereux que le travail ménager, dont on se met en même temps à reconnaître l'existence.

Et les femmes entreront à l'usine. Il faut dire que l'attrait des salaires confortables y est pour beaucoup. On sort de la crise. On peut aussi facilement imaginer l'émancipation que le travail peut représenter pour des femmes jeunes, issues bien souvent du milieu rural : arriver en ville, avoir une chambre à soi, un salaire, pouvoir sortir en gang avec les filles de l'atelier... On créera aussi des garderies, quoiqu'elles se développeront peu au Québec à cause des pressions terrorisantes des milieux catholiques.



Archives Publiques Canada n° 112813

L'intérêt stratégique du travail ménager :
« Mme Morin bombarde Berlin »

Aux ménagères, on commence par adresser d'abord des appels au rationnement volontaire pour juguler le boom inflationniste (il y a à ce moment une montée en flèche du pouvoir d'achat). Plus tard, on les intégrera dans



l'effort gouvernemental de contrôle des prix, de réduction de la consommation et de rationalisation des logements. Les prix étant officiellement bloqués à partir de 1941, on leur distribue des formulaires énumérant des articles jugés prioritaires et elles doivent vérifier si les commerçants respectent les prix fixés par le gouvernement et dénoncer ceux qui ne le font pas. L'intérêt de l'État coïncide avec celui du porte-monnaie, et les ménagères ont l'impression de participer directement aux politiques économiques du gouvernement.

« Le budget de la ménagère influe sur le budget national », clame la propagande. Le moindre effort pour économiser, pour recycler les vieux vêtements contribue stratégiquement à la victoire. On leur donne aussi des conseils au niveau de l'alimentation : nourriture à base de lait quand leurs hommes travaillent dans les usines de munitions pour prévenir les empoisonnements par les produits chimiques entrant dans la fabrication des obus. On leur demande de louer des chambres pour loger les travailleurs venus des campagnes et les militaires de passage. Les cuisines apparaissent soudain sur la map : c'est d'elles que dépend l'entretien d'une main-d'oeuvre productive et d'une chair à canon en santé.

Et les femmes embarquent, se mettent à participer bénévolement à toute cette entreprise. Elles économisent, achètent des Bons de la Victoire (l'équivalent de nos obligations d'épargne) pour soutenir financièrement le pays, collaborent aux mesures de rationnement. Le travail bénévole se fait en



La Presse, 13 avril 1942.

fonction des besoins de l'armée : confection de bas, mitaines, pansements, etc...

Pour contrôler cet énorme effort des femmes, le gouvernement a mis sur pied des structures, et créé une sorte de super-ministère du travail ménager, la Commission des prix et du commerce en temps de guerre. Autour des bureaux de cette commission, s'est organisé un réseau de comités bénévoles de femmes appliquant les mesures gouvernementales au niveau de la consommation, du rationnement (distribution de coupons), du logement, de la conservation des tissus et des vêtements. La mode se met à participer à cet élan : les jupes raccourcissent par souci d'économie, tailler du nouveau dans du vieux devient dernier cri, le style militaire est roi. L'atmosphère générale est fébrile, active : on ne peut pas rester à l'écart du mouvement. Les journaux québécois ont beau dénoncer le « dévergondage », la promiscuité avec les hommes en usine ou à l'armée, le scandale des garderies, accuser le fédéral de proposer l'« aventure » aux femmes, cela ne suffit pas pour freiner l'impulsion.

« C'était le printemps de ma vie »

Le plus frappant dans les témoignages recueillis auprès des femmes qui ont vécu la guerre, c'est l'excellent souvenir qu'elles en gardent généralement. La guerre apportait la prospérité économique après dix ans de crise, elle permettait aux femmes de sortir de la famille, surtout les jeunes, de se retrouver financièrement autonomes, d'avoir l'impression

de participer directement à l'énorme effort collectif contribuant à la victoire finale sur le monstre nazi. Les jeunes femmes travaillant comme domestiques quittaient les maisons bourgeoises pour aller s'embaucher en usine et pouvoir se payer les mêmes cols de renard que leurs anciennes patronnes ; celles-ci ont d'ailleurs très vite abandonné cette mode vestimentaire devenue soudainement démocratique. Pour celles qui s'enrôlaient, cela signifiait quitter sa paroisse, se mettre à apprendre l'anglais, voyager, aller en Angleterre, participer aux offensives comme en Sicile, sans cependant se rendre jusqu'au front ; tous ces bouleversements devaient paraître pas mal plus excitants que la perspective du mariage.

Ce que le livre s'attache le plus à mettre en évidence, c'est le rôle de révélateur qu'a pu jouer toute la période de la guerre sur l'importance des femmes et de leur travail. Parce que la guerre est un moment de crise, les femmes acquièrent une importance qu'on ne leur accorde pas autrement : elles doivent remplacer les hommes dans le milieu du travail, on leur demande de collaborer à l'effort de guerre en reconnaissant la valeur de toute leur activité sociale, que ce soit le travail ménager, le bénévolat, le travail salarié. Elles deviennent partie prenante de l'entreprise générale d'une nation en guerre. Quand viendra le temps de la démobilisation, il leur faudra abandonner toutes leurs illusions et redevenir invisibles. *

Claudine Vivier



les doutes de la lieutenant-colonel Flynn

Quand la lieutenant-colonel Dorothee Flynn sortit de son baraquement ce matin-là, elle sentit que cette journée du 21 mai 2008 serait en quelque sorte particulière. Son « intuition féminine » le lui dictait. Elle sourit, les pieds dans la poussière et les yeux fixés sur l'horizon poudroyant (derrière ces collines bleutées, frissonnantes dans la chaleur naissantes, Val d'Or et la civilisation). Après 26 ans de discipline militaire et quelques médailles, elle se fiait donc toujours à son intuition ! Décidément, l'armée ne réussirait jamais à modifier le comportement des femmes.

Elle le constatait chaque jour davantage, depuis son affectation au camp d'entraînement de Rivière Héva, comme responsable de la formation stratégique spécialisée des « bleus ». Les cours étaient mixtes, bien sûr, mais depuis qu'il y avait plus de femmes recrues que d'hommes, l'enseignement lui-même avait tellement changé ! Elle essaya de se rappeler à quelle époque s'était produite

l'inversion... 1993, 1994?... une quinzaine d'années après la première annonce, alors jugée scandaleuse, du recrutement des femmes américaines par le Président Carter, et probablement juste après la grande campagne de recrutement menée par Lise Payette et Lise Bissonnette sous le thème — elle ricana en y repensant — « Aux armes, les Yvettes »... C'est-à-dire... combien? 7 ans après le « OUI » au quatrième référendum sur l'Indépendance nationale. Oh oui, comme les choses avaient évolué depuis !

Qui aurait cru, à l'époque, qu'on en arriverait à la situation actuelle? Une armée de femmes entraînées, reconnues comme les meilleurs soldats de combat de la Grande Alliance Atlantique (depuis surtout l'intervention-commando au Groënland de mai 2006), redoutées jusqu'aux confins de la Chine Unifiée, les « Amazones », comme les appelait la presse soviétique !



Elle songea que cette réputation à peine exagérée de l'Armée du Québec Indépendant venait de la remarquable cohésion des troupes, relativement réduites, comparée aux armadas hétérogènes des forces américaines et européennes. Cohésion et féminisme, bien sûr, et tous les experts militaires le reconnaissaient à contrecœur : seul ensemble militaire composé majoritairement de femmes — à 64 % — de tous les corps occidentaux, l'Armée québécoise avec ses 350 000 soldats et son palmarès de victoires, était unique en son genre — et le meilleur exemple du féminisme conquérant de la fin du 20e siècle. (Pourtant, certaines femmes s'étaient si farouchement opposées à la militarisation dans les années 80. Dorothee s'en souvenait toujours avec étonnement).

Dans un coin de la grande cour, on hissait le fleurdelisé et Dorothee pensa, avec un peu d'anxiété, que ce jour anniversaire de l'Indépendance nationale serait probablement ponctué dans les villes du Sud de quelques attentats des groupuscules fédéro-fascistes. Ici, au camp de Rivière Héva, perdu en Abitibi, il ne se passerait rien, évidemment... Quelques discussions enflammées dans les dortoirs entre les bleus nationalistes et les fédéralistes, attisées par les propos corrosifs des néo-marxistes saharoviens, les « saks », rien de grave, bien sûr, rien de comparable aux manifestations « anti-conscription » du printemps dernier.

Et Dorothee, tout à coup, sentit son cœur se serrer ; Jean-François aurait bientôt 18 ans. Il avait déjà reçu son formulaire de mobilisation et... n'avait pas l'intention de le remplir, d'après ce que Robert lui avait dit la veille. Pauvre Robie ! Il avait même pris la peine de lui téléphoner, nerveux, presque hystérique (serait-il de nouveau dépressif?), pour lui annoncer la mauvaise nouvelle : son propre fils, l'enfant cadet de la lieutenant-colonel Dorothee Flynn, avait l'intention de se porter objecteur de conscience, absolument résolu à ne pas faire son service militaire.

Dorothee pensa que cela n'aiderait sûrement pas à son avancement. Mais à 54 ans et à 8 mois de la retraite, elle s'en fichait... Le manque d'ambition était une des choses les plus fréquemment reprochées aux femmes militaires de la première génération, comme elle. Les jeunes avaient bien rattrapé le temps perdu depuis. Son esprit revint à Jean-François et elle se prépara à la discussion qu'elle devrait avoir avec lui, à sa prochaine permission, fin mai.

Elle se sentait si facilement coupable devant son fils (alors que l'éducation des filles lui avait, plus tôt, semblé facile) ; ne lui avait-il pas déjà reproché — à 12-13 ans — de l'avoir abandonné, d'être une « mauvaise mère » ?

C'était à son retour de Malaisie, après 18 mois d'une campagne harassante. Elle était rentrée au pays fière d'elle, décorée de l'Ordre de René Lévesque — elle y croyait tellement à l'époque — et au lieu des baisers et de l'admiration, elle avait retrouvé son mari, Robert, en pleine dépression nerveuse et son plus jeune fils révolté. Ça avait été un dur moment.

Maintenant, heureusement, le climat était plus serein. Elle parlerait avec Jean-François. Elle lui dirait qu'elle approuvait son pacifisme radical, qu'il avait raison, et même qu'elle l'aiderait s'il le voulait à passer aux États-Unis... Avec son tempérament d'artiste frondeur, il n'avait rien à faire ici, dans ce genre d'enceinte poussiéreuse, à se plier à la discipline militaire. Et puis, pensa-t-elle, avec un arrière-goût d'amertume, l'Armée et la guerre étaient devenues des affaires de femmes.

Et la lieutenant-colonel Flynn, détachant son regard fatigué des collines frissonnantes dans la chaleur naissante, tourna les talons et retourna dans son baraquement chercher sa casquette galonnée, pour la cérémonie d'honneur. *

Françoise Guénette



La vie en rose

revue cochonne?



Ça n'a pas été facile. On ne devient pas une revue cochonne du jour au lendemain. D'ailleurs, beaucoup de ce que nous annonçons dans notre célèbre « teaser » — le désir d'outrepasser, de déborder, d'enjamber les ghettos, d'appeler à l'imaginaire, d'être excessives — sont choses plus faciles à dire qu'à réaliser, il a bien fallu s'en rendre compte. En ce sens, on peut dire que nous avons vécu notre premier grand test au sujet de l'érotisme. Nous ne l'avions pas vu venir, celui-là, et nous nous retrouvions tout à fait démunies devant cette question encore tabou parmi nous. Le cul nous a fait peur.

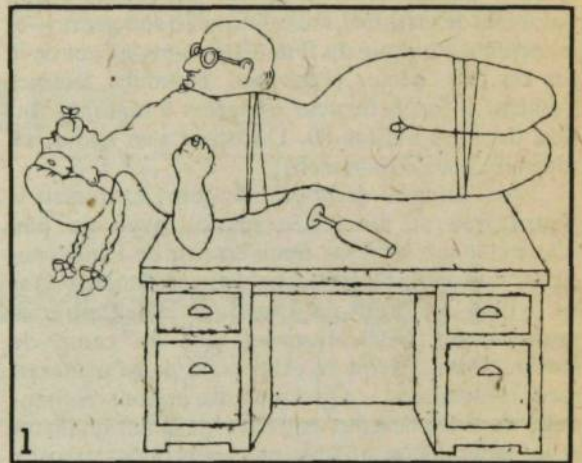
La vie en rose pourrait-elle publier le dessin qu'elle avait commandé de plein gré à une copine passionnée pour en faire son premier et percutant Centerfold érotique ?² Alors que nous ne nous entendions sur rien. Était-ce érotique ou non? Était-ce finalement pertinent qu'il le soit? La merveilleuse ambiguïté du dessin l'emportait-elle sur l'image de la contrainte et sur l'inévitable bataclan du sado-masochisme, avec ses conjurations de femmes passives, soumises, victimes... ? L'intolérable spectre du « ah-ah, vous voyez, vous aimez ça, vous le recréez même parmi vous... » nous hantait particulièrement, flap-flappant au-dessus de nos têtes. Car ce dessin choquant, troublant — il y avait au moins unanimité là-dessus — une fois publié, affiché, serait la vitrine de La vie en rose, qu'il faudrait endosser, expliquer, replacer dans un contexte inconnu du lecteur et lectrice innocent/e/s. De plus ce fameux dessin, au coeur de nos maigres 24 pages, ferait probablement exploser tout le reste du contenu en autant de petites miettes insignifiantes. Nous nous arrachions les cheveux, partagées entre la liberté d'expression et la provocation (auxquelles nous prétendions tellement), d'une part et, d'autre part, la responsabilité collective et la mise au clair.

C'est avec un mélange de trépidation et de soulagement que nous présentons ENFIN le Centerfold érotique de Nicole Morisset. Il est lui-même l'aboutissement d'une démarche qui n'a pas été sans vacillations et métamorphoses comme vous pouvez le constater. C'est ainsi, finalement, que La vie en rose entame, avec optimisme et crampes d'estomac, une recherche écrite et dessinée sur l'érotisme des femmes. Le défi vous est lancé. Il y a des tas de fantasmes, de clichés, de mythes qui nous attendent. Nous ne voulons surtout rien cacher et puis nous exploserons bien, s'il le faut. *

La vie en rose

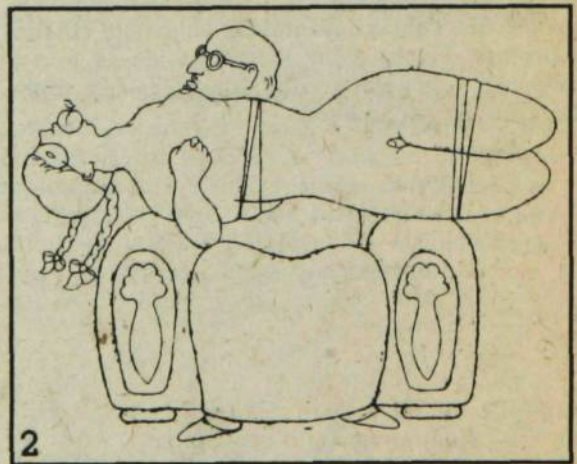
1) Voir Le Temps Fou, numéro 8.

2) La parution de ce dessin était prévue, initialement, pour notre premier numéro : mars 80. À noter que l'esquisse qu'elle nous avait alors soumise et qui déclencha des discussions enflammées, est la Je.



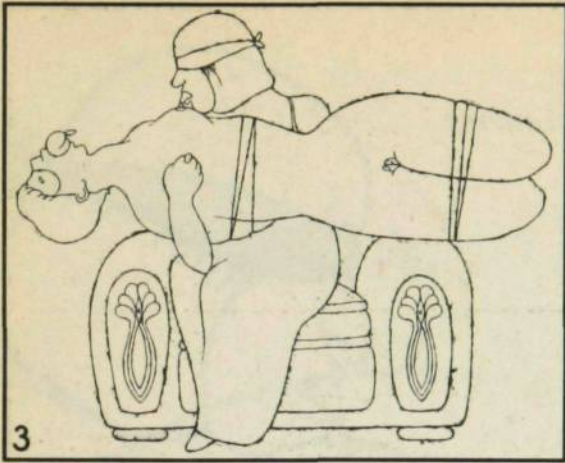
1ère ÉTAPE (Esquisse que personne n'a vue)

Après avoir trouvé le geste-thème (l'abandon), je cherchai du côté des situations peu communes, histoire de surprendre un peu. À mon avis, l'état de surprise a toujours quelque chose d'excitant. Même si le contact représenté ici est plutôt conventionnel (hétérosexuel), la différence d'âge entre les personnages peut toutefois éveiller l'imagination. Sans doute les ai-je placés sur un petit bureau bien droit pour suggérer qu'en amour, l'inconfort peut avoir des propriétés stimulantes. Quant à la flûte de Champagne renversée, elle laisse supposer qu'ils sont tombés (comme on tombe en famille), dans un excès de griserie.



2ème ÉTAPE (Esquisse montrée officieusement à quelques membres de l'équipe)

De la griserie à la volupté il n'y a qu'un pas... j'ai pensé qu'en les installant plus confortablement, ils auraient l'air de se consacrer - davantage à la douceur de vivre et moins de satisfaire une cupidité à la sauvette.



3ème ÉTAPE (Esquisse présentée officiellement au comité de lecture)

Comme on me reprochait les ficelles, à cause des relations de pouvoir homme-femme, j'ai cru égaliser les forces en remplaçant le vieux monsieur par une dame bien. Mais la teinte sado-masochiste continuait d'obscurcir la vérité que j'essayais de traduire par cette image. Pour moi il s'agit d'une entente basée sur le désir de vivre des émotions extrêmes. Comme on peut célébrer l'été en se laissant pénétrer (« prendre ») totalement par les rayons du soleil, l'une a choisi une position dans laquelle elle ne peut rien faire, autre que de jouir des caresses de sa complice, qui, en retour, accepte de ne rien faire, autre que d'irradier. Moi je sais que demain, parmi mille inventions, elles inverseront les rôles. Les masques, qui leur permettent d'oublier qui elles sont, la pêche, qui comble un désir d'être remplie jusqu'au bord et peut-être aussi celui d'éviter toute parole inutile, enfin les fameuses cordes, preuve d'une inertie complète, sont autant d'artifices qui élaient le sens du grand jeu qu'elles proposent : aimer et être aimée à la limite du possible.

4ème ÉTAPE (le Centerfold, présenté comme dessin final, à prendre ou à laisser. Pendant que l'équipe discutait, j'évoluais de mon côté, de sorte que le temps nous manquant, ce dessin ne fut jamais officiellement soumis à l'oeil vigilant de l'équipe éditoriale.

Les cordes étaient tellement chargées d'émotivité que je les ai converties en ce bout de corps, tout aussi condamné à l'inertie, qui ne sacrifie donc rien d'essentiel au scénario. À la résistance irrationnelle j'ai répondu par le fantastique, et si l'image y a perdu en provocation elle y a gagné en dérision. Laisser perplexe, n'est-ce pas le singulier mérite de tout ce qui finit en queue de poisson?...

Nicole Morisset



Le test en rose

DÉCOUVREZ VOTRE QUOTIENT ÉROTIQUE

1.— Sérieusement, que voyez-vous dans le dessin de la page suivante?

Une scène

- d'amour
- d'abandon
- de masochisme
- de sadisme
- de torture
- d'érotisme
- de jeu

2.— De qui ou de quoi s'agit-il?

- d'un homme et d'une femme
- de deux femmes
- d'un homme et d'un travesti
- d'une femme et d'un poisson
- d'un homme et d'une poupée gonflable
- d'une femme et son fantasme
- d'un homme et son péché

— d'un fauteuil encombré

— d'un Québécois regardant la Soirée du hockey avec sa blonde

3.— Trouvez-vous cela :

- plate
- dégoûtant
- misogynie
- troublant
- excitant
- bandant ou mouillant
- flyé
- symbolique

4.— L'avez-vous déjà fait?

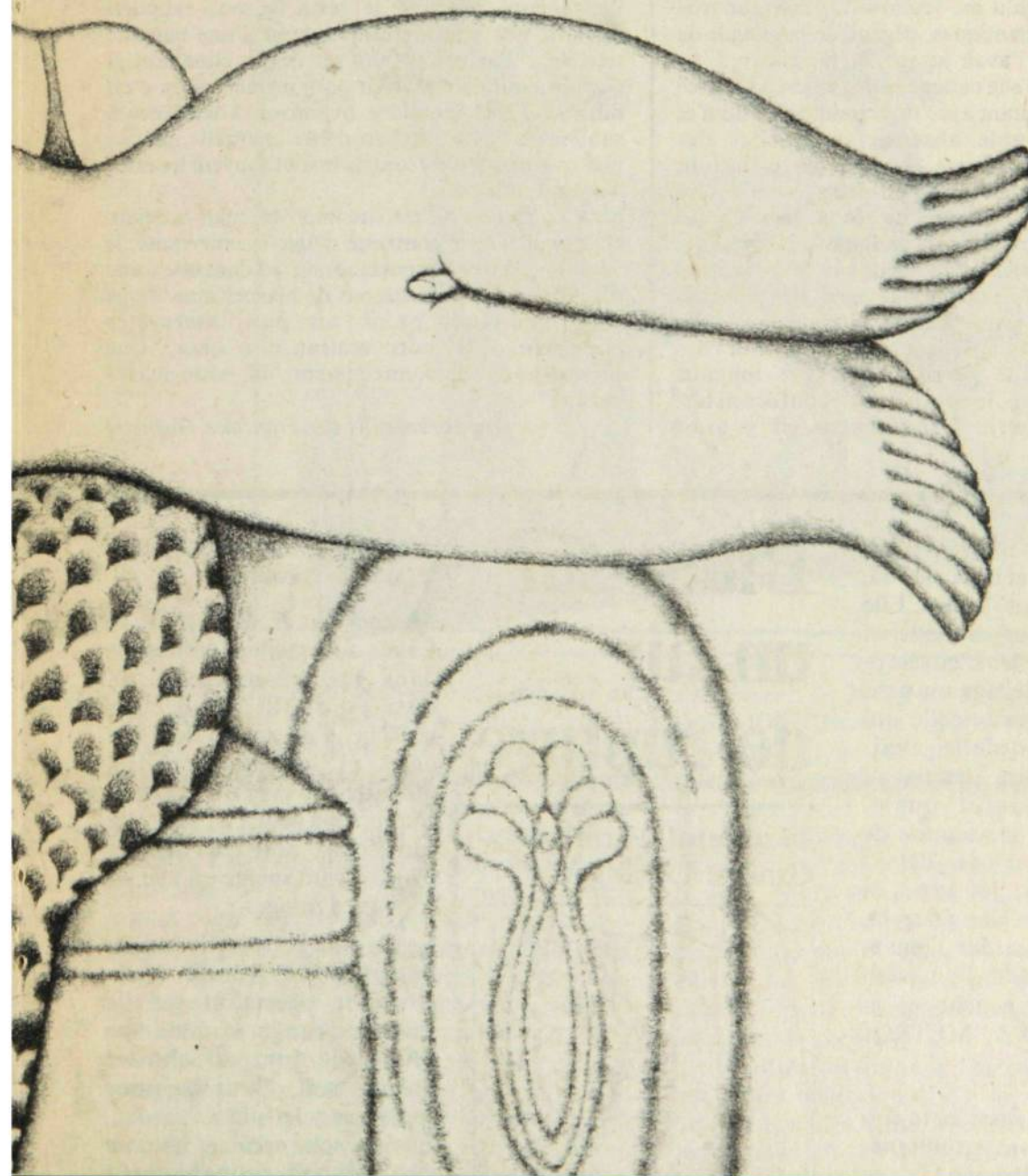
- jamais, mais je ne dis pas non
- une fois... de trop
- souvent, petite, avec ma mère (mon père. mon chat)
- pas encore assez. Hummmmm...

F.G./C.R.

*Elle vint vers moi et dit : « Prenez-moi.
Faites en sorte qu'aucune partie de moi-même
ne puisse résister au plaisir.
Au plaisir d'être...*



*Comme le fruit s'abandonne aux lèvres,
je remets ma vie entre vos mains.»
À l'époque,
je saisis mal ce langage...*



De Bataille... à Morisset

*Je ne me ferai pas ficeler. (C'est trop long...)
Mais j'ai connu de ces moments.*

Nicole Morisset a plus de 30 ans. L'âge qu'il faut, d'après elle, pour découvrir l'érotisme. L'érotisme tel qu'il est vraiment, « désembourbé des illusions romantiques, dégagé de la gangue de l'amour fou qui l'avait jusque là émoissé. »

Pourquoi a-t-elle entamé cette recherche ? Parce qu'un jour, discutant avec un copain, elle réalisa et déplora la double absence au Québec des littératures d'érotisme et de science-fiction, « preuve de l'immaturation d'un peuple », et voulut commencer à corriger une de ces lacunes. Ce qui l'entraîna, de livre en livre, de Bataille à Nabokov, sous l'oeil bienveillant de l'éditeur Jean-Jacques Pauvert, puis d'images en images, des fresques ambiguës de la grotte de Lascaux aux toiles des grands maîtres, à chercher et trouver des représentations de l'érotisme presque toujours hétérosexuelles, incomplètes, conformistes. Derrière l'imagerie traditionnelle, il y avait

cependant le rappel des grandes émotions, ce lieu où l'érotisme rejoint la mort.

Mais pourquoi y avait-il dans toute l'imagerie lue, illustrée et vécue, une telle « atrophie de l'imaginaire »? « On ne fait pas assez appel au jeu, à l'imaginaire. Comme le reste de nos rapports sociaux, nos gestes érotiques sont d'une banalité terrible... J'ai voulu faire un dessin choquant et cochon, qui m'exciterait moi-même, mais c'est difficile d'être cochonne quand on a tendance à sublimer ! J'avais le désir d'être charnelle, précise plus que suggestive (comme le sont souvent les rares dessins érotiques). »

« La situation s'est vite imposée, mais le dessin changeait. Par le contraste d'âge, la nouveauté, je voulais montrer l'importance du jeu dans une scène d'abandon. D'abandon pas de masochisme. Je ne comprends pas qu'on ait pu l'interpréter autrement. Les mots veulent dire quoi? Que savons-nous personnellement du sado-masochisme? » *

propos recueillis par Françoise Guénette

Midi vingt, elle tourne la clef, ouvre la porte et bute sur une petite enveloppe brune. Elle pile toujours sur sa malle en rentrant chez elle. L'enveloppe à l'envers dégage un petit air de lettre personnelle qui lui rappelle qu'elle avait arrêté d'attendre depuis au moins un jour et quart. L'espoir, avec sa seconde de tremblement et de défaillance, lui noue les tripes si violemment qu'elle reste là, debout, à regarder l'enveloppe à ses pieds. Puis, sûre d'elle, elle se penche et la retourne : GAZ MÉTROPOLITAIN, bla, bla, bla...

La rage, les larmes et le fou rire lui viennent simultanément. Quelle dérision ! Elle débranche le téléphone, se glisse dans son lit en plein

Blues sur un air de rupture

Texte et illustration :
Ginette Loranger



après-midi, à l'heure où tout le monde travaille.

Ramper sur le drap frais, se frayer un chemin lentement dans les méandres et les textures du lit défait. Elle cherche son sexe avec son doigt et le rencontre déjà mouillé, ouvert, presque chaud. Elle sourit à l'idée que son corps anticipe déjà le plaisir avant même qu'elle ait choisi ses images.

Le vent lui renvoie sa propre odeur et la reporte à un souvenir précis et qu'elle savait marquant comme une photo de plateau choisie parmi tant d'autres pour représenter le film.

Elle consommera cet homme qui n'écrira probablement pas et qu'elle ne rencontrera peut-être plus que par hasard.

Souvenir de vacances I



À minuit, ils sont arrivés. Trois gars (on ne les aurait pas appelés des hommes) descendaient de leur voiture. Leurs corps dégingandés, leur beau tas de ferraille en patiente attente... une apparition incongrue dans le désert velouté de la nuit. Ils traversaient la terrasse avec une alarmante désinvolture. Le plus grand, en chef de ligne, marmonnait un mot à peine compréhensible, « la lumière... lumière ». Les deux autres pataugeaient derrière, niais. Tous prêts à passer la porte sans même qu'on ait le temps de broncher. Ni vues ni connues ces figures mâles à notre porte, ma mère, ma soeur et moi dans cette chaude campagne que nous visitions, passablement heureuses. *Le conte du Petit Chaperon Rouge est une parabole du viol. Il y a d'effrayantes formes mâles qui rôdent dans les bois — on les appelle parfois des loups — et les femmes sont impuissantes devant eux. Mieux vaut ne pas quitter les sentiers battus, mieux vaut ne pas trop*

s'aventurer... ! Je fige au-dessus de ma brosse à dents. Trois tours de vis dans le ventre. La peur qui est toujours là quelque part, en petites miettes éparpillées pour ne pas trop paraître, pour me laisser vivre et respirer convenablement, se rassemble et rebondit d'un coup sec. Les muscles d'acier de ma soeur se raidissent, je le sens. Mais je ne vois que l'écume de ma bouche. Choies par hasard (parce qu'aperçues seules sur la plage ou sur la route, les cuisses au vent et la tête au soleil?), sans préavis, pour l'invasion masculine. Objets aveugles de mépris.

Chaque fois qu'on se charge de me rappeler ma piètre condition féminine — proie facile, terrain à vendre, chair à piétiner, trou de cul — la douleur et la colère me coulent comme de la lave. L'énorme dérision dont je suis l'objet, la

farce platte que je suis devenue... Ayant une meilleure emprise sur la réalité que nous, nos professeurs savaient ce que nous n'imaginions pas : que la plupart d'entre nous remettrait ses grandes idées sur Homère, Proust et Joyce entre les mains du mariage et du bénévolat. La plupart d'entre nous, comme le savait très bien ces professeurs en majorité mâles, serait vouée au silence. Toutes nos bonnes intentions et notre grand enthousiasme n'avaient rien à voir avec ce qui nous attendait au-delà de ce petit parc d'amusement². Il marmonne encore. Les épaules et les hanches avancées. Lève le bras, pose le pied, allonge le cou... ils savent prendre de la place. Je me cantonne derrière la porte mi-close de la salle de bain. Entièrement peureuse. Et presque pas habillée. On est jamais assez habillée. J'ai passé des étés complets avec de larges chemises et un manteau sur le dos. Pour me cacher. Comment déplace-t-on un corps qui a le pouvoir d'invoquer les pires malveillances?³. Ma soeur est dressée comme un piquet. Le silence est parfait, les minutes ne se comptent pas. J'ai une brosse à dents à la main contre toute épreuve, ma vie arrêtée entre le lavabo et le cadre de porte. Perdante a priori. La force qui tue est une force élémentaire, grossière. Combien plus étonnante et variée est celle qui ne tue pas, qui retarde le massacre. Elle tuera sûrement, elle tuera peut-être ou bien, elle est simplement suspendue au-dessus de l'être qu'elle peut à tout instant anéantir. De là découle un autre pouvoir beaucoup plus prodigieux : celui de réduire à une chose inerte celle qui vit toujours*. J'les haïs, j'les haïs, j'les haïs... l'incantation est incessante dans ma tête. Devrais-je crier tout haut pour leur faire comprendre que j'existe. Moi qui m'apprêtais à doucement dormir, j'les

haïs. Ma haine est ma résistance. Je n'ai plus le choix : succomber à mon état de morte vivante ou cracher dessus. Je n'ai pas vraiment voulu être guerrière. Je me serais élue ballerine mais les ballerines se défendent franchement pas.

C'est ce qu'on appelle survivre mais qu'advient-il de mes désirs? Que se passe-t-il quand les promesses de ce monde nous sont brusquement retirées? Dans leurs yeux que je ne vois pas, que je ne veux pas voir, se décompose le mythe des amours qui m'étaient promises. Toute ma vie à revoir à la lumière d'un regard crevé. Ma bouche toujours écumante dans le miroir, je me sens dégingoler de ma fière solitude à l'abandon. Le petit pouvoir que j'accumule à nommer mes terreurs quotidiennes, à cataloguer mes peurs, à mesurer mes rétrécissements ne se compare guère à de plus belles et déjà vieilles ambitions.

Ils ont fini par déguerpir. Ma mère sortait de sa chambre, instinctivement, innocemment, pour voir. Ma mère qui offrirait les chaises et le cognac pour quelques bons mots rendus, posait d'absurdes questions : « Vous êtes venus à pied ? Vous êtes le fils d'Henri-Paul ? ». De nombreuses femmes à qui l'on posa la question, « Avez-vous déjà été violée? », répondirent, « Je ne sais pas »⁵. Ma mère la duègne, formidable dans son impuissance, leur tira le tapis sous les pieds sans même s'en apercevoir.*

Francine Pelletier

2) DWORKIN, ANDREA. *Our Blood*. « The Rape Atrocity and the Boy Next Door » 1975.

3) GRIFFIN, SUSAN. *Rape : The Power of Consciousness*. 1979

4) WEIL, SIMONE, « *L'Iliade : pointe sur la force* ».

5) MEDEA, ANDREA, Thompson, Kathleen. *Against Rape*, 1976.

* Formule d'abonnement *

« Je désire m'abonner pour voir la vie en rose et pour que vous puissiez la faire encore longtemps...
J'inclus un chèque à l'ordre de la vie en rose au montant de \$ »

prix d'abonnement: \$6.00 (ordinaire) \$20.00 (de soutien) \$50.00 (de mécène).

adresse: 4329, rue Henri-Julien - Montréal H2W 2K7

Souvenir de vacances II

Elle criait tellement fort qu'elle m'a réveillée ; à neuf ans je dormais très dur. J'étais seule avec ma mère dans notre petit camp à l'île. Une fille de seize/dix-sept ans était venue passer la semaine chez son oncle, notre troisième voisin, et elle criait comme une perdue en plein milieu de la nuit.

— « *Moman ?* »

— « *C'est rien. Dors.* »

Les cris rempiraient, puis des hurlements d'homme que je reconnais — la rivière porte la voix — il m'avait toujours répugné, lui, avec son verre de p'tit blanc pis ses garçons niaisieux qui voulaient pas que je joue aux fers parce que je jouais mieux qu'eux autres.

Un cri horrible, sans équivoque. Aucun chamaillage raide mais consenti dans ce cri-là. Pourtant j'en avais déjà entendu d'autres. Je saute de mon lit, je prends la carabine de mon père pis je sors. Ma mère a dû entendre le plac-plac du chargeur et se rendre compte tout d'un coup de ce que je faisais parce qu'elle a rebondi en trois secondes sur la galerie.

— « *T'es-tu folle ? Arrive icitte j'te dis !* »

Je suis restée une éternité entre les cris de la fille et la voix de ma mère. J'étais sûre de

comprendre. Je comprenais tout et je ne comprenais rien.

—« *Donne moi c'te fusil-là, t'as-tu compris !* »

Je ne sais pas encore pourquoi je lui ai remis.

—« *Qu'essé qu'tu connais là-dedans. Rentre te coucher.* »

De quoi elle avait peur? Moi j'avais pas peur. Je savais qu'une petite fille en pyjama avec un gros 12 est invulnérable. De quoi elle avait peur?

Je ne me souviens plus à quoi je pensais cette nuit-là. Je pense que je ne pensais à rien. Je ne me souviens de rien après m'être rendue, sans âme, sans corps, jusqu'à mon lit sauf du lendemain matin. J'étais encore couchée mais je savais que le bateau de Madame Boudreau était arrivé, c'était le seul qu'on connaissait qui avait un moteur Johnson. Le son des Johnson que je n'aimais pas me semblait pire que d'habitude, j'avais mal partout. La voix de ma mère arrivait de dehors.

—« *J'vous dis, j'sais ben pas ce que j'vas faire avec c't'enfant-là...* »*

Nicole Lacelle

Nous les femmes, nous n'irons pas à la guerre

Le 7 mars 1980 un grand oiseau blanc se posait sur les 6000 manifestant/e/s de la Journée internationale des Femmes. Un grand oiseau qui volait derrière mais bien au-dessus des pancartes des comités de condition féminine des centrales syndicales et bien-bien au-dessus des choeurs monotones et militaires des groupes de gauche. L'oiseau était la figure de proue du contingent des groupes autonomes de femmes, gaiement escorté par les dames géantes de l'escouade de la couleur. Un oiseau qui effectivement rappelait une toute autre couleur, une autre ambiance. Un oiseau de la paix.

L'oiseau est l'heureuse initiative d'un petit groupe de femmes (cinq en tout) qui, encouragées par les déclarations de Kate Millet (Women's Press) et de Yolande Cohen (*Le Devoir*, 19/2/80), ont décidé de profiter de cette parade devenue un peu trop traditionnelle pour riposter à la menace de guerre et, surtout, à l'éventualité de la conscription des femmes américaines dans les forces armées. Rappelons qu'au début de cette année, le président Carter cherchait à faire passer une loi qui aurait



rendu obligatoire le recensement de toute femme de moins de 21 ans (aussi bien que les hommes) en vue d'une conscription éventuelle. Si le Sénat américain apposa finalement son veto à cette loi, on peut croire que les milliers de femmes qui protestèrent y ont été pour quelque chose.

Malgré le veto, la question n'en demeure pas moins grave et de nombreux débats se poursuivent à ce sujet. Nous rapportons ici quelques propos d'une féministe radicale américaine en réponse à la montée du militarisme et plus spécifiquement « à cet argument trompeur qui affirme que le prix de l'égalité est le service militaire ».

« D'abord et avant tout, une armée est un instrument de meurtre généralisé, approuvé par l'État. Depuis la création de l'armée volontaire, on a systématiquement occulté le fait que le but essentiel d'une armée est d'entraîner et de fournir des assassins sur une grande échelle. À se fier au discours libéral, on pourrait croire que l'armée n'est qu'un programme de promotion d'emplois avec égalité d'accès...

Nous n'avons nullement l'intention de remettre notre pouvoir et notre responsabilité individuelles entre les mains d'une autorité quelconque, surtout pas entre les mains des militaires. »*

C'est dans cet esprit que les groupes autonomes de femmes se sont rassemblés autour d'un grand oiseau blanc qui semait sur son chemin, ce soir-là, de petits feuillets roses, où l'on pouvait lire :

— SOUS LE PRÉTEXTE DE L'ÉGALITÉ ENTRE LES SEXES ON UTILISERAIT NOS VIES ET NOTRE FORCE DE TRAVAIL À DES FINS D'OPPRESSION ET DE DESTRUCTION DU MONDE.

— L'ÉGALITÉ ENTRE LES SEXES EST UN « ARGUMENT EXTRÊMEMENT INSIDIEUX EN CE QU'IL UTILISE UNE REVENDICATION FÉMINISTE POUR FAIRE CAUTIONNER PAR LA MOITIÉ DE LA POPULATION UNE POLITIQUE CONTRAIRE À SES INTÉRÊTS ET SES TRADITIONS ». **

— LES POUVOIRS POLITIQUES EN PLACE CONTINUENT DE NOUS REFUSER L'ÉGALITÉ DES DROITS DANS TOUS LES DOMAINES (GARDERIE, TRAVAIL, DROIT DE DISPOSER LIBREMENT DE NOS CORPS, ETC.)

— NOUS NOUS SOMMES TOUJOURS OPPOSÉES AUX VALEURS GUERRIÈRES DES MÂLES AU POUVOIR.

Pour manifester votre appui écrire à :
 Women Against Violence
 Against Women
 579, 9th Ave., N.Y.
 10036 N.Y.
 U.S.A.

F.P.

* « Off Our Backs, avril 1980, Rapport d'une conférence à Washington, D.C. le 1er mars sur « Les femmes et la conscription », p. 7.

** « Les femmes et la conscription », Yolande Cohen, *Le Devoir*, 19/2/80.

SEXISME

**CONTRE LE SEXISME
POUR L'ÉGALITÉ**



**Conseil du statut de la femme
Québec**

Les armes féminines contre Bell Canada

À vrai dire, j'ai toujours eu une dent contre Bell Canada : couper mon téléphone sous prétexte que je leur dois \$ 36.87 quand on fait 433 millions de profits nets (en 1979), je trouve ça cheap. J'ai donc eu l'impression d'être vengée quand les 6456 téléphonistes et employées de salle à manger du Québec et de l'Ontario ont déclenché la grève. Quelque temps après, j'ai rencontré par hasard trois de mes justicières attablées au restaurant. Pour parler comme La Petite Gazette à son meilleur, elles m'en ont appris de « Bell ».

Saviez-vous que Bell Canada n'est pas obligé comme tout le monde de donner le salaire minimum au Québec et profite de sa réputation de bonne compagnie pour sous-payer honteusement ses employé/e/s* ; que les gros boss du Conseil exécutif de Bell gagnent aux alentours de \$ 7 000 à \$ 10 000 par semaine (vous avez bien lu et ce n'est pas une coquille) et qu'une fois par mois, ils font monter par un ascenseur de service une ou deux employées de la cafétéria à \$ 113 par semaine (clairs...) pour un cocktail si raffiné qu'il y a moins de deux ans elles devaient les servir avec des gants blancs (au sens propre) et qu'ils ne leur ont jamais laissé une cenne de pourboire; que de 1969 à 1979, 6600 emplois

* Avant la grève, les salaires d'employé/e/s de salle à manger variaient entre \$ 119.00 et \$ 147.00 brut par semaine et ceux des téléphonistes entre \$ 142.00 et \$ 194.00 brut par semaine.

ont été éliminés grâce à des changements technologiques si efficaces que les téléphonistes ont maintenant 17 secondes pour nous jaser et qu'elles doivent attendre que la lumière rouge soit allumée (à Montréal) ou que le Snoopy ait la tête en l'air (à Toronto) pour aller pisser.

Quelques jours après la fin de la grève, j'ai revu Michèle Brouillette et Carmen Lantin, téléphonistes et déléguées syndicales, qui m'ont raconté à leur façon une grève pas tout à fait comme les autres.*

S.D.

Depuis 36 ans, nous étions membres du Syndicat de la communication du Canada, exemple parfait du syndicat de boutique patronal où nous étions complètement isolées. « Pas d'hommes, pas de troubles. » C'est ce que pensait le Bell jusqu'à ce qu'on s'affilie à la F.T.Q. en août 1979, que les négociations commencent et qu'on obtienne notre droit de grève légale, la veille de Noël, à minuit.

On est sorties avec une majorité de femmes qui n'avaient jamais fait la grève de leur vie. Il faut dire qu'au début, ça a été très difficile pour elles de participer, de venir faire du piquetage : elles tenaient beaucoup à l'image de la téléphoniste-distinguée-bien cotée-bien payée.

Mais la grève a brisé la belle image des téléphonistes d'autrefois. Ça n'a pas été long : sur le trottoir, sans argent, on apprend vite. Au bout d'un mois, celles qui étaient sûres que le Bell ne les laisserait pas longtemps dans la rue ont compris que c'était vraiment la guerre et qu'il valait mieux passer pour des femmes combattives même si avant ça s'appelait être « communes ». Maintenant le mythe de la « bonne compagnie » a disparu et bien des mères ont arrêté d'achaler leurs filles pour qu'elles aillent travailler au Bell.

APPRENDRE À RUSER

Les premiers temps de la grève, on se contentait du piquetage doux, presque légal mais on a vite senti qu'on ne gagnerait rien comme ça. On a organisé notre première vraie action : bloquer l'entrée du garage des techniciens sur la rue de la Montagne. Mais les policiers ont joué dur pour nous donner une leçon : ils ont frappé, bousculé, matraqué. Pendant trois jours ensuite.

il n'y avait plus grand monde sur les lignes de piquetage. Ils avaient réussi à nous faire peur ; il fallait que nous apprenions à résister, à ruser.

Nous avons remarqué que les policiers voulaient toujours parler à « la personne en charge ». Nous avons donc décidé de n'avoir « personne en charge », ou d'avoir une « porte-parole » — pour les contenter — à qui on refuserait d'obéir. Cela les obligeait à parler. C'est comme ça qu'on a commencé à gagner du temps et donc du terrain. On avait compris le truc.

On ne se dispersait plus, on ne faisait du piquetage que de façon occasionnelle et on cherchait plutôt à aller là où le monde pouvait nous voir : occuper les Téléboutiques, faire des sit-in, passer des tracts dans les centres d'achats, déranger les boss à la Place des Arts, pendant un ballet commandité par Bell. On commençait à avoir le tour de ne pas se faire blesser, ni arrêter. Des centaines de personnes étaient témoins : nous n'étions qu'une gang de femmes en grève qui chantaient « parlez-moi d'amour » aux polices en les regardant droit dans les yeux. On avait réussi à leur inculquer le sens du ridicule : « Un beau jeune homme comme vous, si mon p'tit gars vous voyait pousser sa mère, qu'est-ce qu'il penserait ? » À la fin, on les tenait pendant des heures. Les filles trouvaient ça l'fun et participaient de plus en plus.

SI NOS ENFANTS NOUS VOYAIENT!

On vidait des flacons de parfum cheap et puant sur les boss, de la mélasse et du sirop d'érable sur leurs beaux manteaux de poil, de la gomme et du rouge à lèvres un peu partout. À Chicoutimi, les grévistes avaient une roulotte sans toilettes; elles lançaient des chaudières d'urine sur les portes du Bell et regardaient les boss casser leur pissé gelée pour entrer, croyant que c'était de l'eau. Elles appelaient ça se donner des orgasmes syndicaux.

Les armes féminines, ça leur rongait le moral, ils n'avaient jamais vu ça. Les techniciens n'ont pas fait le même genre de grève que nous : les gars ont fait une grève d'hommes. Ils ont préféré le piquetage ordinaire, le sabotage, ce type d'action que font quelques-uns, toujours les mêmes. Nous, les femmes, nous n'avons pas fait de sabotage mais tout le monde était impliqué, tout le temps. Notre journal. Ça clochait le lien entre nous. À la fin de la grève, on était prêtes à tout. J'ai vu des femmes de 60-65 ans



Illustration-caricature : Claire Dion — téléphoniste de Sainte-Hyacinthe — et sa fille Annie, 12 ans.

saccager une Téléboutique en disant : « Tant pis s'ils disent qu'on a fait du vandalisme, ça soulage de sortir c'qu'on a sur le cœur depuis 25 ans. Mais si nos enfants nous voyaient ! »

Maintenant il faut qu'elles retournent en dedans. Dehors elles se sont révélées des femmes solides et fortes. C'est très dur pour elles de se rasseoir, de se replonger et de redevenir les petites filles sages de Bell.

Je ne sais pas ce que la grève a vraiment changé. Dehors on disait qu'on ne lâcherait pas en rentrant. Mais après la grève, il n'y avait personne à la première réunion du syndicat. On a un grand souffle à reprendre mais il va en falloir beaucoup pour que le monde vienne aux réunions. On avait demandé aux filles de ne plus attendre la lumière pour aller pisser. Dehors, ça avait l'air évident mais vendredi quand je suis rentrée elles avaient recommencé. Il faudra en reparler parce qu'à Bell, ça cloche un peu moins mais ça cloche encore. *

propos recueillis par Sylvie Dupont

Journal intime et politique

. V

25 février

J'émerge d'un long hiver — doux au dehors, dur au dedans — le vague à l'âme, le cœur en boule, le corps rompu. La fébrilité dans laquelle je m'exténue depuis des mois commence à m'inquiéter. Et cela me rassure. En définitive, je ne tolère jamais de m'intoxiquer bien longtemps par le travail — fut-il passionnant. Mon corps tel une vigie intransigeante s'épuise vite à ce jeu de dupe. Il me vient maintenant une envie impérieuse de quitter cette grisaille et d'en finir avec l'hiver.

6 mars

Le lancement de **La vie en rose** demeurera inoubliable. Trois jours plus tard, encore alanguie par l'atmosphère de volupté indescriptible qui régnait, je me demande si je n'ai pas rêvé tout ça. Mes souvenirs de cette soirée convergent vers un regard lumineux et envoûtant qui m'incendie et me ranime. L'énergie insoupçonnée qui m'habite me fait sourire. Le printemps vient de me rattraper.

13 mars

Je ne dors plus, je ne mange plus. Je nage en plein romantisme. Je pourrais aligner tous les clichés éculés sur les amours débutantes — et les endosser jusqu'au dernier. Le bonheur est obscène, disait Sartre. Il est à tout le moins indécent.

Du haut de ses presque trois ans, Laurence me regarde d'un œil sceptique. Elle me réclame haut et fort.

Son manège m'émeut. Elle craint pour elle et pour son père. Même en leur présence, elle me sait ailleurs. On ne trompe pas son enfant. J'en sais quelque chose.

M., son père, dit : Dommage que cette aventure arrive deux mois avant que tu ne déménages. Ce serait plus simple pour tout le monde, non?

18 mars

M. me désarçonne. Ce matin, il m'a libérée de tout, et de notre fille, et du domicile « conjugal ».

— Va t'installer ailleurs pour vivre ça jusqu'au bout. Prends quinze jours pour sonder ce que H. a dans le ventre. Tu reviendras après me dire quelle place il me reste.

Savait-il que c'est là tout ce que je voulais entendre et que je n'osais lui demander? Sa générosité m'impressionne et me bouleverse. Aurais-je eu le même courage? « Et si jamais ça m'arrive... tu me devras la pareille », a-t-il ajouté. J'émigre chez mon amie S. la semaine prochaine.

24 mars

Ce devait être une longue fin de semaine en tête-à-tête avec Laurence, à la campagne. Mais le second jour, H. est venu nous surprendre et du même coup ravir notre intimité. Laurence était contrariée, plutôt méfiante. Le sentiment sans doute d'avoir été bernée.

Le chagrin d'un enfant se monnaie plus difficilement que celui d'un adulte. Pourtant il n'a jamais été question de le lui épargner, de la tromper, de lui faire croire que rien n'avait changé. Le mensonge me fait trop penser au mépris. Et enfant, on m'a trop méprisée.

30 mars

Boston, comme une fugue, une grisante incartade dans un monde auquel seuls nous avons accès. Du temps entre parenthèses. Le sentiment si doux d'être à l'écart et au-dessus de tout. L'émotion des premières confidences, le début de l'abandon, la peur aussi, insidieuse et légitime, que ce soit trop beau.

Au retour, il me faut faire le point avec M. Je dis : Boston a été un révélateur important. H. me fait beaucoup de bien. Il ne faut pas te mettre en « stand-by », ça pourrait être long. Notre panne d'amour nous desséchait tous les deux. Ça aurait pu être toi qui t'envoles le premier. Il dit : Je ne m'attendais pas à ça. J'ai mal.

Pâques

M. et moi, cloîtrés à la campagne, nous parlons. Nous nous épuisons littéralement à vouloir tout décortiquer, tout expliquer, tout justifier. « Que restera-t-il de nous? » Je n'arrive pas à partager sa panique. Il n'arrive pas à comprendre mon optimisme. Son doute m'accable (sans me culpabiliser vraiment) et désormais je me retrouve avec le fardeau de la preuve. Il y a de l'amertume dans l'air. Le dialogue de sourds vient de commencer.


10 avril

Fallait-il vraiment se payer une guerre froide pour se détacher l'un de l'autre, pour s'accorder un moment de répit entre deux trains, et réévaluer l'itinéraire en fonction de nouveaux rêves de voyage? Jusque là je croyais que nous serions plus habiles que d'autres, que nous réussirions à traverser cette histoire sans trop s'écorcher. Mais nous n'éviterons pas l'inévitable — au moins pour un moment. On ne met pas fin à quatre ans de vie commune impunément.

17 avril

Depuis plus de quinze ans maintenant — très précisément depuis le soir de la projection du « Journal d'Anne Franck », un samedi de spleen au pensionnat — je tiens, irrégulièrement et de façon anarchique, des journaux intimes. Dans ces cahiers choisis à chaque fois avec un soin un peu plus maniaque, je tente de débrouiller ma vie, quand l'angoisse ou l'exaltation me font perdre le nord et qu'il me faut mettre un pied à terre pour freiner l'allure, parce que je ne sais plus où je m'en vais. Lorsque je sens que j'ai contrôlé et apprivoisé mon vertige, que je ne suis plus à la remorque de ma vie, je laisse le cahier généralement inachevé. Un autre le remplace à la secousse suivante. Ces derniers jours, telle une funambule, je m'accroche à ce journal comme à une barre d'équilibre. *

Ariane Émond

Jyl-Cuir-Vie

*Créations
Artisanales
En Cuir
Rembourrage*
*4549 Rivard
Montréal
842-4701*

Hélène Bélanger, d.c.
Docteur en Chiropratique

SUITE 900
407 ST-LAURENT
MONTREAL, P. QUÉ.
MÉTRO PLACE D'ARMES

SUR RENDEZ-VOUS
871-8520

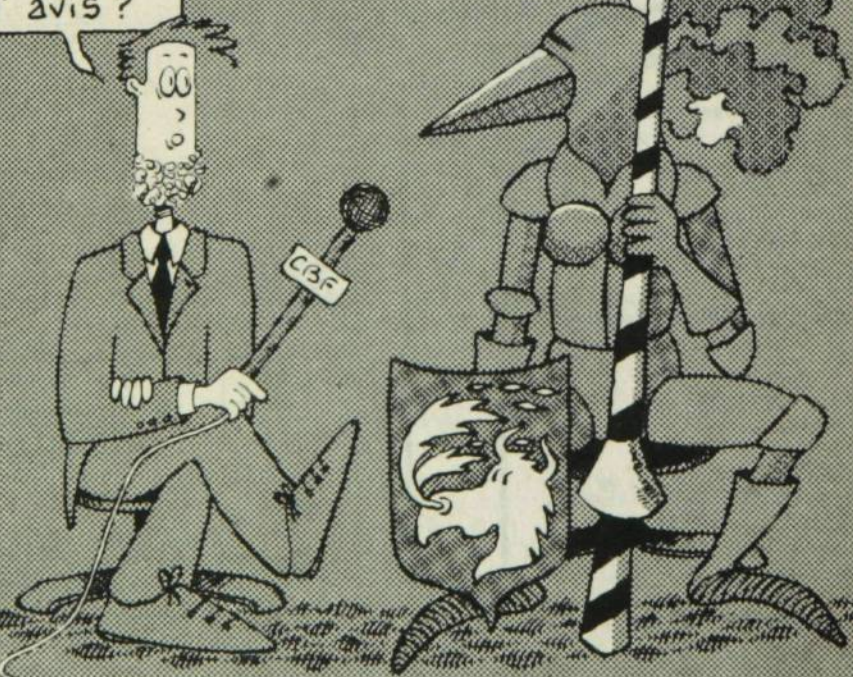
Tél.: 679-7466
Sur rendez-vous

PHYSIOTHERAPIE
Méthode Mézières - Réflexothérapie

Port de mer, app. A0317
101 Place Ch. Lemoyne, Longueuil

Thérèse Ménard
Physiothérapeute, M.C.P.P.Q.

On dit, Madame
la députée,
qu'une femme
doit se
ballre deux
fois plus fort
qu'un homme
pour percer en
politique...
Etes-vous
vous même
de cet avis ?



Dessin de Tanguay.



LE VIOL

L'un des plus grands chocs que j'ai éprouvé fut celui que m'a donné la lecture de l'ouvrage de Susan Brownmiller, journaliste et écrivain aux Etats-Unis... Il semble que le désir à satisfaire pour le violeur, bien plus qu'un désir purement sexuel, en soit un de 'power trip': humilier, faire souffrir la femme et lui démontrer sa force et sa supériorité de mâle. Le viol est une démonstration de mépris, la plus perfectionnée et la plus acharnée que les hommes connaissent.

Catherine Lord, CHATELAINE

Ce livre est disponible en librairie. Diffusion Dimedia, ou chez l'éditeur
 Pour le recevoir par la poste, retournez te bon avec un chèque ou mandat
 à l'ordre de Nouvelles Éditions de Poche, en incluant \$0.50 pour les frais

NOM

ADRESSE

3449 St-Denis, Montréal H2X 3L1

Collection histoire

de mémoire de femmes

Les luttes que nous menons ne sont pas nées d'hier. D'autres femmes, bien avant nous, sorcières ou suffragettes, ont tenté de changer la vie en voulant rompre notre enfermement dans la sphère familiale, en affirmant notre droit à l'existence publique et notre droit à la changer. Leurs luttes sont ignorées ou travesties et tant qu'il en sera ainsi, l'histoire se répétera, jamais à notre avantage.

Une lecture lucide et attentive des événements et circonstances qui ont façonné notre destinée collective nous permettra d'impulser nos énergies comme nos imaginaires dans des formes plus précises et plus belles.

Vient de paraître

les éditions duremue-ménage



les éditions duremue-ménage Casier postal 607 succursale C. Montréal, Code postal H2L 4L5

il faut lire...

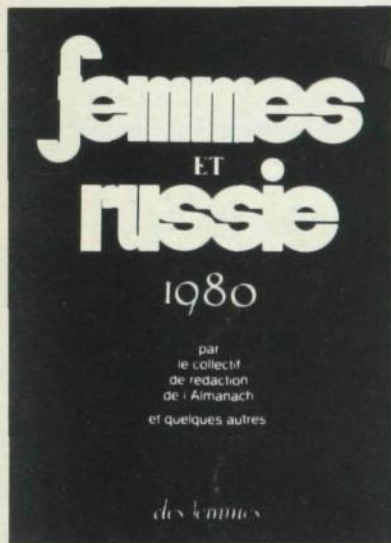
FEMMES ET RUSSIE 1980

Par le collectif de rédaction de l'**Almanach** et quelques autres. Traduit du russe Des Femmes 218p. \$14.95

Septembre 1979. naissance d'un Mouvement de Liberation des Femmes en U.R.S.S.

Des femmes russes (la Russie est l'une des Républiques Soviétiques) ont décidé d'unir leurs forces. De rassembler témoignages, documents, poèmes, et de publier un almanach: "le premier journal libre destiné aux femmes".

Publication clandestine et difficile dix exemplaires commencent à circuler, chacun tape a la machine, sous menace constante de saisie policière (l'une des femmes du collectif de rédaction sera aussitôt convoquée par le KGB).



Ces textes, cris et pensées, sont si forts et si lucides qu'il nous semble abusif de les commenter.

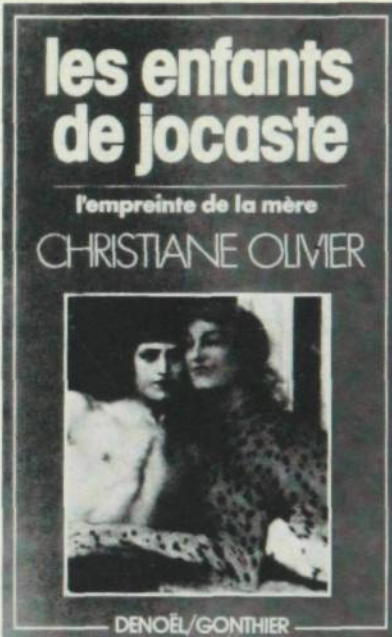
Ils sont le signe politique le plus important, le plus neuf, le plus avancé qui nous soit jamais parvenu d'U.R.S.S. Ils traversent et dépassent la dissidence.

Et ils lancent un appel: "Rien ne se transforme tout seul. Personne ne nous aidera, nous en sommes sûres. Alors, nous nous aiderons... Nous espérons que nos efforts réunis vont atténuer le poids de notre condition, et mettre en marche le mouvement de libération des femmes."

Notre premier geste de solidarité immédiate ICI, dès que nous avons appris l'existence de cet Almanach, a été de nous le procurer, de le traduire et de le publier en quelques jours: les textes sont parus dans "des femmes en

mouvements hebdo" du 11 janvier.

Nous les republions ici avec un texte médité de Galina Grigoreva sur les prisons, des poèmes écrits en français par Tatiana Mamonova, et une série d'entretiens réalisés avec certaines des femmes qui ont fait naître ce mouvement. *Les éditions Des Femmes.*



Christiane Olivier LES ENFANTS DE JOCASTE

Denoël/Gonthier (Coll. Femme) 680p. \$17.95

VOICI "l'autre psychanalyse", la part féminine, celle que Freud n'a pas pu écrire.

En face d'Oedipe, il y a Jocaste, sa mère, qui règne sur son fils en l'absence de Laios, le père tué. Et Jocaste règne toujours, non seulement sur son fils, mais sur sa fille, en l'absence du père qui abandonne avec joie les soins et l'éducation du jeune enfant à sa femme.

Pour Christiane Olivier, femme et psychanalyste, c'est l'ombre de la mère, ressentie si différemment par le petit garçon et la petite fille, qui explique et nourrit l'antagonisme séculaire entre l'homme et la femme. Dans un style clair et accessible à tous, elle dresse le procès, non pas de la maternité mais du maternage, procès qui peut aussi se lire comme un mode d'emploi de la vie du couple.

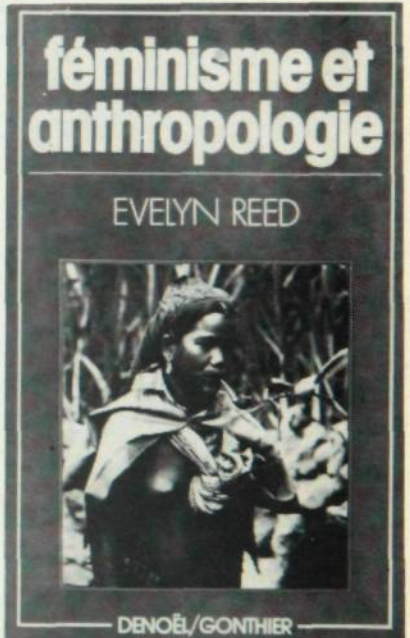
Où l'on verra, avec humour, que la fameuse "envie du pénis" dont souffriraient les femmes pourrait bien n'être que la projection d'une "envie du sein" ou "envie de l'utérus" dont souffriraient les hommes.

Evelyn Reed

FÉMINISME ET ANTHROPOLOGIE

Traduit de l'américain Denoël/Gonthier (Coll. Femme) 563p. \$21.00

Aboutissement de plus de vingt ans de recherches, ce livre est sans doute la plus large étude jamais présentée sur les cultures primitives à différents niveaux de développement et centrée sur le rôle de la femme et tous ses corollaires. Cette étude qui brosse le tableau de la naissance de la société depuis son stade "sauvage" puis "barbare", remet en cause un certain nombre d'idées reçues et apporte quelques révélations étonnantes.



Pour les primitifs, la parenté matrilineaire était la seule évidente; les femmes régissaient alors des sociétés primitives organisées en clans matriarcaux ou régnaient des relations plus pacifiques et plus égalitaires qu'on ne saurait l'imaginer de nos jours.

Evelyn Reed retrace la longue évolution qui, à une date relativement récente, avec l'apparition du mariage et de la paternité reconnue, a permis l'énorme bouleversement dans les relations claniques et l'établissement de la famille patriarcale.

Des discussions scientifiques serrées, une accumulation de faits font de cet ouvrage un livre passionnant.